

LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES

Réserver l'action pour l'avenir serait une faute ; réserver la vérité en serait une plus grande encore.

Cardinal Pie



Numéro 6 — Août 2000

Le vœu de Louis XIII

Ordonnance du Roi Louis XIII, 10 février 1638



Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Dieu qui élève les rois au trône de leur grandeur, non content de nous avoir donné l'esprit qu'il départ à tous les princes de la terre pour la conduite de leurs peuples, a voulu prendre un soin si spécial, et de notre personne et de notre état, que nous ne pouvons considérer le bonheur du cours de notre règne sans y voir autant d'effets merveilleux de sa bonté, que d'accidents qui nous pouvaient perdre. Lorsque nous sommes entrés au gouvernement de cette couronne, la faiblesse de notre âge donna sujet à quelques mauvais esprits d'en troubler la tranquillité ; mais cette main divine soutint avec tant de force la justice de notre cause, que l'on vit en même temps la naissance et la fin de ces pernicieux desseins.

En divers autres temps, l'artifice des hommes et la malice du diable ayant suscité et fomenté des divisions non moins dangereuses pour notre couronne que préjudiciables au repos de notre maison, il lui a plu en détourner le mal avec autant de douceur que de justice. La rébellion de l'hérésie ayant aussi formé un parti dans l'Etat, qui n'avait autre but que de partager notre autorité, il s'est servi de nous pour en abattre l'orgueil, a permis que nous ayons relevé ses saints autels en tous les lieux où la violence de cet injuste parti en avait ôté les marques. Si nous avons entrepris la protection de nos alliés, il a donné des succès si heureux à nos armes, qu'à la vue de toute l'Europe, contre l'espérance de tout le monde, nous les avons rétablis en la possession de leurs Etats dont ils avaient été dépouillés.

Si les plus grandes forces des ennemis de cette couronne se sont ralliées pour conspirer sa ruine, il a confondu leurs

ambitieux desseins pour faire voir à toutes les nations que, comme sa providence a fondé cet Etat, sa bonté le conserve et sa puissance le défend.

Tant de grâces si évidentes font que pour n'en différer pas la reconnaissance, sans attendre la paix, qui nous viendra sans doute de la même main dont nous les avons reçues, et que nous désirons avec ardeur pour en faire sentir les fruits aux peuples qui nous sont commis, nous avons cru être obligés, nous prosternant aux pieds de la majesté divine, que nous adorons en trois personnes, à ceux de la Sainte Vierge, et de la sacrée croix, où nous révérons l'accomplissement des mystères de notre Rédemption par la vie et la mort du fils de Dieu en notre chair, nous consacrer à la grandeur de Dieu par son fils, rabaisé jusqu'à nous, et à ce Fils par sa Mère, élevée jusqu'à lui, en la protection de laquelle nous mettons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et tous nos sujets, pour obtenir par ce moyen celle de la Sainte Trinité par son intercession, et de toute la cour céleste par son autorité et son exemple. Nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter les rendront hosties agréables, et c'est chose bien raisonnable qu'ayant été médiatrice de ses bienfaits elle le soit de nos actions de grâces.

Prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets.

A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir nous inspirer une si sainte conduite, et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou jouisse des douceurs de la paix, que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce, qui conduisent à celles de la gloire. Et afin que la

postérité ne puisse manquer à suivre nos volontés en ce sujet, pour monument et marque immortelle de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église-cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tiendra entre les bras celle de son précieux fils descendu de la croix ; nous serons représentés aux pieds du fils et de la mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre.

Nous admonestons le Sr. archevêque de Paris, et néanmoins lui enjoignons que tous les ans, le jour et fête de l'Assomption, il fasse faire commémoration de notre vœu à la grande messe qui se dira en son église-cathédrale, et qu'après les vêpres du dit jour il soit fait une procession en la dite église, à laquelle assisteront toutes les compagnies souveraines et le corps de ville, avec pareille cérémonie que celle qui s'observe aux processions générales plus solennelles, ce que nous voulons aussi être fait en toutes les églises, tant paroissiales que celles des monastères de la dite ville et faubourgs, et en toutes les villes, bourgs et villages du dit diocèse de Paris. Exhortons pareillement tous les archevêques et évêques de notre royaume, et néanmoins leur enjoignons de faire célébrer la même solennité en leurs églises épiscopales et autres églises de leur diocèse, entendant qu'à la dite cérémonie les cours de Parlement et autres compagnies souveraines, et où il n'y aurait compagnies souveraines, les principaux officiers des villes y soient présents.

Et d'autant qu'il y a plusieurs églises qui ne sont point dédiées à la Vierge, nous exhortons les dits archevêques et évêques, en ce cas, de lui dédier la principale chapelle des dites églises, pour y être faite la dite cérémonie, et d'y élever un autel avec un ornement convenable à une action si célèbre, et d'admonester tous nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection, afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis, qu'il jouisse longuement d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et révérent si saintement que nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés.



Mgr Moussaron, évêque de Cahors, *Sermon prononcé à la*

basilique Notre-Dame, in Souveraineté de Marie (Congrès marial de Boulogne-sur-mer 1938), Paris : Desclée de Brouwer, 1938, pp. 480-499.

Notre histoire ne manque pas d'événements dont nous puissions être fiers et qui nous ménagent d'utiles leçons. Il n'en est guère cependant dont la commémoration ait été fêtée avec autant d'ampleur et de solennité que celle du vœu de Louis XIII.

Ce n'est pas seulement quelques jours et sur quelques points du territoire que l'on a célébré ce souvenir trois fois centenaire. Il y aura bientôt un an, comme un immense cortège s'est ébranlé en son honneur à travers tout le pays et jusque par delà les mers, dans nos colonies. Les uns après les autres on a vu entrer dans cette procession vibrante de cantiques et d'Ave toutes les églises françaises, aussi bien celles qui abritent leurs fidèles sous un pauvre toit de chaume au fond de la forêt africaine que celles qui accueillent notre prière sous la majesté de leurs coupes ou de leurs voûtes. Et maintenant voici qu'ayant parcouru toute la terre, où à côté de la croix flottent les trois couleurs, et après s'être chargée dans sa marche de tout ce que la piété mariale et le souci patriotique ont pu susciter de ferveur, elle vient, sur l'invitation de Mgr l'évêque d'Arras, s'arrêter cette semaine dans un sanctuaire particulièrement désigné par son antiquité et son rayonnement pour la recevoir.

Représentée par ses cardinaux, ses évêques, un grand nombre de ses prêtres, l'élite de ses fidèles, toute la France Catholique va être là pour revivre cette lointaine page de nos annales. Plus que cela. Le Pape lui-même a voulu en être. Certes, Pie XI avait beaucoup fait déjà pour cette année mariale en l'enrichissant des grâces si précieuses du jubilé. Ajoutée à tant d'autres, cette nouvelle preuve de l'affection paternelle du Pontife glorieusement régnant pour la nation qu'il se plaisait à appeler ces jours-ci encore la Fille aînée de l'Église, aurait suffi à faire jaillir de notre cœur à son adresse la reconnaissance la plus vive. Mais lui ne s'en est pas contenté. Il a décidé d'être au milieu de nous par un autre lui-même président ce Congrès, nous parlant, nous bénissant dans la personne de son Légat, donnant ainsi à notre fierté et à notre joie la plus haute consécration, à nos prières et à nos espoirs l'encouragement le plus sûr.

Pouvait-on, Mes Frères, souligner plus fortement qu'au regard de la piété comme du patriotisme, le fait historique dont le souvenir nous rassemble est d'une importance exceptionnelle et que, même après trois cents ans, l'intérêt n'en est pas amoindri ?

En effet, lorsque le 10 février 1638, dans un édit daté de Saint-Germain-en-Laye, Louis XIII déclarait que « prenant la très sainte et

très glorieuse Vierge pour patronne spéciale de son royaume, il lui consacrait particulièrement sa personne, son État, sa

**C'était la France
elle-même qui
s'agenouillait devant
la Vierge pour
reconnaître sa
royauté, se placer
sous sa protection
et se donner à Elle.**

couronne et ses sujets » ; lorsque le 15 août suivant dans l'Église des Minimes, à Abbeville, entouré du cardinal de Richelieu, de plusieurs Evêques, de toute la cour, des capitaines de l'armée en campagne et d'une grande foule de soldats et de serviteurs, il prononçait lui-même l'acte de consécration devant le Saint-Sacrement exposé et, le soir, suivait la première procession annuelle qu'il avait prescrite, il y avait là plus qu'un geste de dévotion personnelle provoqué par les soucis du moment. C'était la France elle-même qui, officiellement, dans la personne de son chef, s'agenouillait devant la Vierge pour reconnaître sa royauté, se placer sous sa protection et se donner à Elle.

A celle que sa beauté, sa dignité, sa puissance, son amour élèvent au-dessus de toutes les créatures, la France disait alors : « O Reine du ciel et de la terre, je vous salue. *Salve Regina.* » Mais en même temps, à l'adresse de celle qui dans son empire universel a daigné distinguer entre la Manche et les Pyrénées, l'Océan et les Alpes, une terre pour lui témoigner plus d'amour et lui porter plus de secours, notre patrie ajoutait en lui tendant son cœur et son avenir : « Reine de France, je vous salue. *Salve Regina.* »

Ainsi, un hommage et une donation ; un hommage inspiré par la foi, une donation dictée par la reconnaissance et par le besoin : tel fut le vœu de Louis XIII et voilà ce qui lui donne son sens religieux et sa portée nationale. Il nous sera bon de le méditer afin qu'à ce double point de vue nous lui demeurions fidèles.

La royauté universelle de Marie à laquelle le vœu de Louis XIII a voulu être d'abord un hommage, découle de sa Maternité divine. C'est à l'heure où en réponse au message de l'archange elle a prononcé son « *Fiat* », qu'elle s'est établie avec Jésus au centre du monde et de l'histoire, et que l'éternité elle-même avec l'infini de ses desseins et de ses réalisations s'est mise, pour ainsi parler, à tourner autour d'elle. La jeune paysanne de Nazareth est devenue alors la femme, qu'un jour, le Voyant de Pathmos devait apercevoir comme un grand signe dans les cieux, revêtue comme d'un soleil de la gloire divine, ayant sous la forme d'un croissant de lune aux splendeurs voilées l'Église de la terre sous ses pieds, et couronnée ainsi que douze étoiles

de l'éclat même des Anges et des Saints.

Marie le sait bien et voilà pourquoi, malgré son humilité ou plutôt à cause d'elle, devant sa cousine qui salue en elle la Mère de son Dieu, elle ne peut s'empêcher de chanter son « *Magnificat* ». Elle remercie le Tout-Puissant qui vient de faire en elle de si grandes choses, qui a exalté sa bassesse, transformé en de telles richesses son dénuement, et l'a comblée d'un bonheur que proclameront toutes les générations.

A sa Maternité divine la Sainte Vierge doit d'être Reine d'abord par sa beauté. Certes avant elle et surtout après elle, de magnifiques fleurs de sainteté se sont épanouies sur la terre. Israël a célébré la piété, la vertu, le courage des femmes qui l'ont sauvé et qui s'avancent au cours des siècles comme des figures annonciatrices de la beauté de Marie. Le Christianisme a élevé par centaines sur ses autels les héros de la virginité, de la pénitence, de l'apostolat et du Martyre. Mais il n'y a qu'une créature à qui le ciel et la terre osent dire : « *Tota pulchra es... et macula non est in te.* Vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous (*Cant. IV, 7*). » C'est qu'il n'y a qu'une créature dont le rôle surhumain ait exigé une beauté totale. Du moment que Marie devait écraser de son talon la tête du serpent, ne fallait-il pas qu'elle fût à l'abri de ses morsures ? La Mère de Dieu ne devait-elle pas avoir une âme sans souillure et dans cette âme toutes les vertus ne devaient-elles pas se donner rendez-vous avec leur parfum et leur éclat ? Elle était chargée de réparer avec Jésus-Christ et par lui le monde dévasté par la chute : ne convenait-il pas que ce monde primitif se révélât en elle, tel qu'il était sorti en sa richesse intacte et sa fraîcheur matinale des mains du Créateur ?

Et de fait, parce qu'elle sera Mère de Dieu, par un privilège insigne et en prévision des mérites de son Fils, elle sera conçue sans péché et dans l'harmonieuse nature de l'Immaculée où la matière sera totalement soumise à l'esprit, où l'esprit se laissera conduire par la charité, où tout chantera l'amour du Créateur, où tout voudra sa gloire, dans la pureté splendide d'une pensée et d'un cœur où rien ne troublera le reflet du ciel, et où la grâce surabondante puisée au contact même du Créateur et servie par une générosité sans défaillance, enfantera de telles merveilles que toutes les perfections des Saints et des Anges réunies ne sauraient rivaliser avec elle ; enfin dans le charme même d'un corps que sa noble délicatesse a adapté au rôle de tabernacle divin, et à travers lequel l'âme qui l'a modelé, laisse passer ses rayons, Dieu pourra comme au premier jour contempler son œuvre et la trouver bonne.

Reine de l'Univers, Marie l'est encore par sa dignité.

Elle habite, nous dit saint Thomas, sur les confins mêmes de la Trinité. Les liens les plus étroits et les plus sacrés l'unissent aux personnes divines. Fille préférée du Père, « il l'a portée dans son amour dès le commencement de ses voies (*Prov. 8-22*) ». Le Saint-Esprit peut la revendiquer pour épouse, puisqu'elle a été sa chaste

collaboratrice dans le mystère de l'Incarnation. Surtout elle est la Mère du Fils de Dieu fait Homme. Celui que le monde ne peut contenir, elle l'a porté dans son sein. Celui dont la parole toute puissante a fait jaillir du néant toutes les variétés et toutes les splendeurs de la vie, elle l'a nourri de son lait. Celui devant lequel s'inclinent les Saints et les Anges, s'incline devant elle et la nomme sa Mère. Pareillement associée à la vie et à l'œuvre des personnes divines, comment ne le serait-elle pas aussi à leur souveraineté ?

A cette souveraineté d'ailleurs elle a des titres personnels. Elle est Reine par droit de conquête.

Ah ! nous savons bien que lorsqu'elle a accepté de devenir la Mère de Dieu, elle ne s'est point fait d'illusion sur le sort qui l'attendait. Avec la pénétration d'une intelligence que la tare originelle n'avait point émoussée, avec sa connaissance des Saintes Écritures longtemps méditées à l'ombre du Temple, elle a vu tout de suite quelle héroïque perspective ouvrait devant elle ce nom de Jésus. Si le Messie doit être l'Homme des Douleurs, elle sera, elle, la Mère des Douleurs. Aussi n'a-t-elle pas besoin d'attendre que le vieillard Siméon le lui prédise pour sentir la pointe du glaive lui entrer dans le cœur. Et désormais, chaque jour, à mesure qu'elle se rapprochera de la Croix, le glaive s'enfoncera davantage. Mais, chaque jour aussi, elle redira pour notre salut, comme à l'heure de l'Annonciation, le « *Fiat* » de l'acceptation et de l'offrande. Elle le redira jusqu'à l'heure d'agonie qu'elle connaîtra au Calvaire, mêlant ses larmes au sang de son Fils. « Vous avez été rachetés à un grand prix, dit saint Paul, en songeant à Jésus (I. Cor. 6-20) » Ne peut-on pas tenir le même langage en songeant à sa Mère ?

Mais voici qu'au moment où le dévouement de Marie pour nous atteint au plus haut point de l'héroïsme, il reçoit aussi sa plus grande fécondité. Les larmes qui nous rachètent, nous engendrent. Marie n'est pas seulement notre Rédemptrice, elle devient notre Mère.

Marie notre Mère ! Oh, certes, nous nous réjouissons avec fierté, Vierge bénie, de voir que devant votre royauté comme devant celle de votre Fils, tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Nous sommes heureux de savoir que votre corps virginal ayant échappé à la corruption du tombeau, tout de suite après votre mort, le ciel s'est ouvert devant vous et que vous y avez reçu des mains de Jésus, aux acclamations de la cour céleste, une couronne dans laquelle vos prérogatives et vos vertus ont servi de tels diamants que les nimbes les plus brillants des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges, et la beauté même des Anges pâlisent devant elle. Cela nous rassure et nous venge, qu'ayant vaincu une première fois le serpent, vous continuiez à défendre victorieusement contre lui la vérité et la vertu. « *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere, procede et regna. Avec votre gloire et votre beauté avancez, marchez victorieusement et rénez (Ps. 44, 5)* » Mais ce qui nous touche surtout, c'est que tant de grandeur et de puissance

soit mis par votre amour à notre service, et qu'en vous nommant notre Reine nous puissions aussi vous nommer notre Mère : « *Salve Regina, Mater misericordiae* ».

Car nous savons un peu, — on ne le sait jamais tout à fait, — ce qu'est une mère, et qu'un cœur de mère est parmi les hommes le chef-d'œuvre de Dieu, ce qui, ici-bas, nous parle le mieux de lui. Mais alors, que doit être la Mère du ciel, elle qui nous connaît à fond puisqu'elle nous voit dans la pensée même de Dieu, elle dont aucune faiblesse ne vient limiter ou égayer l'attachement, elle qui veut notre bien dans toute sa vérité, elle qui nous aime d'autant plus que nous lui avons coûté plus cher.

Ajoutez d'ailleurs que cette Mère qui veut tout notre bien peut tout aussi pour nous l'obtenir. Et sans doute tel doit être déjà l'effet d'une prière que ses perfections et son autorité de Mère de Jésus rendent irrésistible. Mais c'est à cause même du rôle qu'elle a joué dans la Rédemption que son intercession est toute puissante. Parce que les dons de Dieu sont sans repentance, la grâce qui nous a été donnée une première fois par elle, continue à nous arriver sous ses différentes formes par elle. Plus encore que les mères de la terre qui ne se contentent pas de mettre au monde leur enfant mais veillent sur lui, même lorsque l'âge les rend incapables de se défendre elles-mêmes, Marie reste auprès de nous pour protéger et faire grandir la vie que nous tenons de son amour. Universelle Médiatrice, elle demeure pour nous la Porte du Ciel.

De tout temps, pour faire plus vaillamment son rude pèlerinage sur les routes de la terre, l'humanité a aimé lever les yeux vers cette radieuse vision que la Maternité divine a couronnée de beauté, de puissance et d'amour. Reine, Marie l'a été pour l'Église naissante, alors que les Apôtres cherchaient auprès d'elle comme le parfum attardé de la présence de Jésus et le courage de continuer son œuvre. Reine, elle l'a été pour les siècles de persécution, alors que les Martyrs regardaient vers la Mère des douleurs pour ne point faiblir au milieu des supplices. Reine, elle l'a été pendant la période des grandes luttes doctrinales, alors que Pères de l'Église, Docteurs, Conciles défendaient ses prérogatives contre l'hérésie. Agenouillés devant les timides ébauches de la Vierge-Mère que peut-être la main d'un martyr a tracées sur les parois des catacombes ou devant les vieilles icônes au front desquelles l'Église d'Orient ne savait mettre de plus riche diadème que le mot vainqueur d'Éphèse, *θεοτοκος*, Mère de Dieu, ou devant les Vierges couronnées et vêtues en impératrice qu'on peut admirer encore aux murs des antiques basiliques romaines, ou devant les Vierges en majesté que le moyen âge sculptait au portail de ses cathédrales et faisait flamboyer dans leurs verrières, ou devant les Madones dues au pinceau ou au ciseau de la Renaissance, les fidèles de toutes les époques ont été heureux de saluer dans la Mère de Jésus la Reine de l'Univers : *Salve Regina*.

Mais quelle fierté de constater qu'après les jours sombres de la Réforme, ennemie

acharnée de la royauté de Marie, c'est de lèvres de chez nous que s'élève avec une particulière ferveur l'hymne à cette Royauté. C'est une des caractéristiques de l'École mystique qu'on a appelée à cause de ses représentants et de son esprit, l'École française. Si personne ne s'y place avant le cardinal de Bérulle, dont Bossuet déclare que « même la pourpre romaine n'a rien ajouté à sa dignité et qu'il a fait luire à toute l'Église gallicane les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce et de la vie ecclésiastique (BOSSUET : *Orais. fun. du R. P. Bourguoin*) », jamais non plus, avant lui, la langue française n'avait parlé avec tant de précision, d'abondance, d'élévation et de tendresse, des grandeurs de Marie découlant du mystère de l'Incarnation. Et cette piété liée si fortement au dogme, de Bérulle elle passe dans les Carmels qu'il vient d'introduire en France, dans le cœur et dans les écrits de ses illustres disciples, les Condren, les Olier, les Vincent de Paul qui, à leur tour, en pénètrent les clercs qu'ils sont en train de former et les familles religieuses dont ils sont les fondateurs. On l'a justement remarqué, avec eux, c'est Marie, Reine du ciel et de la terre, qui mène en France le renouveau religieux à la victoire. Louis XIII ne connaîtra pas de gloire plus pure que d'y avoir contribué.

Quoi d'étonnant qu'il se soit laissé prendre, lui aussi, au charme de la dévotion mariale ? Il était naturellement pieux. Il trouvait le culte de la Sainte Vierge très vivant au cœur de ceux qui l'entouraient, le servaient et l'aimaient, en particulier Richelieu que les soucis de la politique n'empêchaient pas de faire oraison, le P. Joseph qui, entre deux missions diplomatiques, trouvait le temps d'écrire des livres de spiritualité et de fonder une congrégation en l'honneur de Notre-Dame du Calvaire, enfin la touchante Louise de Lafayette à qui l'admiration de la Cour et l'amour même du roi n'avaient pu barrer la route du cloître. Bérulle lui-même dont le crédit avait été grand auprès de Henri IV et de Marie de Médicis, et qui avait été sur le point de devenir le précepteur du Dauphin, avait dû exercer sur lui une influence directe.

Aussi le vœu de Louis XIII consacrant sa personne et son royaume à la Sainte Vierge nous apparaît-il tout d'abord comme l'expression officielle d'un sentiment unanime. Ce qui s'affirme là, c'est la piété profonde d'un monarque et d'un peuple heureux de reconnaître et de vénérer dans la Mère du Verbe Incarné une Souveraineté universelle.

Nous ne saurions, Mes Frères, célébrer dignement un tel souvenir sans lui garder ce même sens religieux. Il serait vain et déplacé que notre actuelle démarche s'inspirât d'un entraînement superficiel ou d'un culte aveugle du passé. Pour l'honneur de la Vierge et pour notre bien, il faut au contraire qu'elle émane d'une conviction éclairée et fervente. Ce devra être un des principaux bienfaits de ce Congrès que nous en sortions résolus à connaître davantage notre divine Mère pour la mieux aimer, à étudier avec plus de soin et à méditer avec plus de cœur les titres de sa royauté et la miséricorde avec laquelle elle l'exerce, afin que nous devenions ses sujets

encore plus soumis et confiants. Nous n'abandonnerons pas pour autant les pratiques extérieures recommandées en son honneur. Elles y gagneront, au contraire, de devenir plus conscientes, plus aimées et plus bienfaitantes. Au lieu d'être le cerge de qualité inférieure qu'on pique parfois d'une main distraite devant une statue de la Vierge et qui y fait moins de lumière que de fumée, notre piété mariale voudra monter comme une flamme pure et ardente où se consume toute une vie faite de foi, d'imitation et d'amour. Plus encore que nos lèvres, ce seront nos sentiments et nos actes qui diront à la Reine du ciel et de la terre : *Salve Regina*.

Salve Regina. Ce salut de notre piété à Marie, Reine de l'univers, notre patriotisme n'aurait-il pas le droit de l'adresser à Marie, Reine de France ?

Il fut un temps où volontiers on le disait chez nous. La vieille et douce affirmation : « *Regnum Galliae, regnum Mariae*, » on aimait la faire sonner comme un chant de gloire et d'espérance. Que de cœurs se sont émus, que d'enthousiasmes se sont allumés au contact de cette conviction ! Que de courages ont été par elle entraînés à l'effort et au sacrifice. On ne sait pas tout ce que nous lui devons.

Mais il semble que depuis quelques années, cette belle flamme avait été mise en veilleuse. La royauté de Marie sur la France était un thème quelque peu délaissé. C'était chez le plus grand nombre prudence et délicatesse excessives. En rappelant que Marie « n'en a pas autant fait pour les autres nations » on avait peur de donner un aspect chauvin à notre dévotion mariale et de paraître vouloir confisquer à notre profit un amour maternel sur lequel tous les pays doivent pouvoir compter.

Félicitons-nous de ce que ce centenaire soit venu triompher de ces timidités et remettre en pleine lumière une vérité historique qui nous attache encore plus à la Sainte Vierge et nous inspire au service de la patrie un dévouement plus fier et plus confiant. Au surplus ce n'est pas à nous souvenir de ces antiques et pures traditions que nous risquerons de nous hérissier contre l'étranger, à l'exemple de ceux qui cherchent à se rajeunir en se replongeant dans leurs origines païennes. Tout au contraire, au point de vue national comme au point de vue individuel, la dévotion à la Mère commune ne peut-être que génératrice de paix et de fraternité. S'il se trouve un pays auquel Marie témoigne plus d'amour, il a le devoir de se montrer plus dévoué pour les autres. A l'exemple de la Vierge elle-même, il ne reçoit que pour donner.

**Royaume de Marie,
nous l'étions bien
avant Louis XIII.
Nous le sommes
devenus davantage.**

Or, il est incontestable que nous sommes

ce pays. Royaume de Marie, nous l'étions bien avant Louis XIII. Nous le sommes devenus davantage depuis que par son vœu se trouve inscrit dans un acte public ce qui l'était déjà dans les faits.

Si l'on en croit une véritable tradition, nous étions les sujets de Marie avant même qu'aient commencé son histoire et la nôtre. Elle n'était pas encore née et nous n'étions nous-mêmes qu'une poussière de peuplades que s'affirmaient déjà des affinités annonciatrices de notre vocation. De même que les Athéniens avaient dressé un autel au Dieu inconnu, nos pères les Gaulois, vénéraient, eux, au fond de leurs forêts « la Vierge qui devait enfanter ». Ainsi dès notre entrée dans l'histoire nous avons pris la route providentielle qui mène à Dieu : « A Jésus par Marie ». De toutes les nations modernes, la France fut la première à recevoir le baptême, devenant ainsi la fille aînée de Marie en même temps que la Fille aînée de l'Église. Et Clovis était tellement convaincu qu'avec la main de Clotilde la main de la Vierge l'avait conduit au baptême qu'il fit aussitôt bâtir en son honneur, aux frontières du royaume, le sanctuaire qui devait devenir un jour Notre-Dame de Strasbourg.

Ce fut le premier ex-voto que la piété reconnaissante de nos aïeux à l'égard de Marie accrocha à la terre de France. L'occasion n'allait pas leur manquer d'en offrir d'autres à leur céleste Souveraine. Car chaque fois qu'un danger grave les menacera, elle sera avec eux. Voyez plutôt. Elle est avec eux lorsque Charlemagne triomphe des Saxons païens, des Arabes musulmans et des Lombards persécuteurs du Saint-Siège. Elle est avec eux moins d'un siècle plus tard, lorsque sous les murs de Chartres, les Normands, réputés jusque-là invincibles, reculent en désordre devant son voile porté en guise d'étendard. Elle est avec eux dans l'épopée des Croisades, puisque c'est d'une église de Notre-Dame, à Clermont, qu'ils partent pour la première fois à la conquête des Lieux Saints et qu'ils mêlent le chant du « *Salve Regina* » au cri de « Dieu le veut ». Elle est avec eux en 1214, à Bouvines, accordant la victoire à Philippe-Auguste qui, ayant senti passer le vent de la défaite, a eu le geste de Clovis et l'a appelée au secours. Elle est avec eux au XIII^e siècle, pour barrer la route à l'hérésie albigeoise, remportant avec le pacifique rosaire de saint Dominique plus de victoires que Simon de Montfort avec son épée. Elle est avec eux durant tout le moyen âge où, affinant, attendrissant, élevant l'âme barbare, elle y fait fleurir cette merveille d'idéalisme qu'est la Chevalerie et, ayant écouté la prière de Blanche de Castille, donne à la France le plus saint et le plus aimé de ses rois. Elle est avec eux lorsque, pour nous sauver d'être anglais et donc de devenir hérétiques, elle exauce la prière des pèlerins de Notre-Dame-du-Puy et de Notre-Dame de Roc-Amadour, et suscite la pure et vaillante héroïne dont l'étendard étoilé des noms de Jésus et de Marie flotte sur des victoires miraculeuses. Elle est avec eux, lorsque, ayant déjà découragé les armées protestantes devant Notre-Dame de l'Épine et Notre-Dame de Chartres, elle accueille pour le sacré dans cette dernière cathédrale, Henri IV qui a abjuré.

Qui donc, Mes Frères, rien qu'à considérer ces onze premiers siècles de notre histoire, pourrait douter que la Sainte Vierge ne s'y soit fait la réputation, si flatteuse pour nous, de Reine de France ? A vrai dire, nos pères l'y ont bien aidée. « Tu es, ô notre Vierge, s'écrie Mistral, Notre-Dame de France, un nom que nous t'avons fait. »

Oui, Mes Frères, ce nom, Notre-Dame de France, nous le lui avons fait, et d'abord avec nos pierres. Depuis que saint Pothin donna pour abri à l'image de Marie qu'il avait apportée de l'Orient la crypte actuelle de Saint-Nizier de Lyon, depuis que dans une faille pittoresque de nos Causses saint Amadour bâtit le sanctuaire qui a été pendant des siècles un des plus fréquentés de la chrétienté, combien d'autres, modestes ou magnifiques, ont jailli de notre sol à la gloire de Marie ! C'est pour elle surtout que selon le mot gracieux d'un de nos plus anciens annalistes, notre terre « s'est couverte d'un blanc manteau d'églises ». Elles ont été, au XIII^e siècle, si nombreuses et si belles, et elles sont nées du sentiment si profond de tout un peuple, qui mettait là, avec son argent, ses sueurs ou son génie, le meilleur de son âme, que Michelet a pu dire de ce siècle qu'il « était un acte de foi à la Vierge traduit en pierre ».

Notre-Dame de France, un nom que nous lui avons fait aussi avec notre sang, sang qui s'impatientait déjà dans les veines de Clovis écoutant le récit de la Passion, et qui n'a cessé de couler sur les champs de bataille où les ennemis du Christ, de sa Mère, ou de son Église mettaient leurs droits en péril.

Notre-Dame de France, un nom que nous lui avons fait avec le savoir et la piété des docteurs et des saints qui sont nés chez nous ou sont venus y chercher le théâtre de leur enseignement ou de leur apostolat. Saint Irénée, Alcuin, Saint-Hilaire, saint Bernard, saint Albert le Grand, Vincent de Paul, Hugues de Saint-Victor, saint Thomas, saint Bonaventure, Duns Scot et la Sorbonne qui se croisèrent avec un élan si chevaleresque pour défendre l'Immaculée-Conception, les contemporains de Louis XIII que nous nommons tout à l'heure, en attendant Bossuet dont l'éloquence sans rivale a si bien chanté la gloire de Marie et le Bienheureux Grignon de Montfort à la dévotion si ardente et si confiante : quel magnifique hommage de la France à sa Souveraine !

Moins que personne Louis XIII ne pouvait ignorer ces séculaires faits d'assistance maternelle et de gratitude filiale, qui unissaient la Sainte Vierge à notre Patrie. En l'année 1636 surtout, il lui était opportun de s'en souvenir. Sans doute le péril protestant était conjuré. Mais la noblesse en révolte tantôt sournoise tantôt déclarée, menaçait toujours la paix intérieure, cependant que les Impériaux avaient forcé notre frontière et poussé leurs coureurs jusqu'aux portes de la capitale. Si on venait de leur reprendre Corbie, on n'avait tout de même pas oublié l'émotion, pour ne pas dire la panique, qui s'était emparée de la capitale à leur approche. D'ailleurs notre armée piétinait encore devant leurs lignes dans les boues de la Somme et de l'Artois.

D'autre part comment ne pas trembler, surtout, parmi les intrigues continuelles, pour le sort de la couronne, alors qu'au bout de vingt-trois ans de mariage le roi demeurait sans héritier ?

Se tourner dans de telles conjonctures vers Marie, Reine de France, paraissait d'autant plus indiqué que plus d'une fois déjà, notamment pour la prise de la Rochelle et à l'occasion d'une très grave maladie, Louis XIII avait expérimenté personnellement l'efficacité de ce recours. De plus une révélation faite à une religieuse de l'Ordre du Calvaire et transmise par le P. Joseph pressait le roi de se mettre par un vœu, lui et son royaume, sous la protection de la Sainte Vierge.

Voilà quelles furent les causes immédiates de la déclaration du 10 février 1638 et de la manifestation du 15 août de la même année. En prenant, ainsi qu'il le dit lui-même, la Vierge « pour protectrice spéciale de son royaume et en lui consacrant sa personne, son État, sa couronne et ses sujets », Louis XIII entend, d'une part, remercier Notre-Seigneur et avec lui Marie, médiatrice de tous ses bienfaits, du passé glorieux que nous venons d'évoquer et au cours duquel leur amour pour la France s'est fait si visiblement sentir, et d'autre part, il confie à la sollicitude maternelle de la céleste Reine le destin de la France avec le sien propre, afin que, déclare-t-il, « le royaume ne sorte pas des voies de la grâce qui conduisent à celles de la gloire ». Cette donation s'ajoutant à ce merci confère au vœu toute sa portée nationale.

Marie ne tarda pas à montrer à quel point cet acte de gratitude et d'attachement l'avait touchée. L'année même du vœu, Louis XIV venait au monde et moins de cinq ans après, non seulement le royaume était débarrassé de ses ennemis mais il s'était enrichi du Roussillon et de presque toute l'Alsace. Encore un coup la Vierge s'était montrée Reine de France.

Elle n'a jamais cessé de l'être. On pourrait en douter au moment où prenant la place des nobles gestes de jadis, les désordres de la monarchie finissante, les blasphèmes de la bourgeoisie voltairienne et les impiétés sanguinaires de la Révolution mettent sur notre histoire une tache humiliante. Mais ne croyez pas que Marie s'est retirée. La France coupable a dû expier ses prévarications. Maintenant la Mère miséricordieuse est là, voulant panser ses plaies et l'aider à relever les ruines. C'est en la fête de son Assomption que le culte sera rétabli. De nombreuses congrégations enseignantes, écloses au souffle de sa dévotion, vont préparer à nos foyers des femmes chrétiennes. Le culte du Sacré-Cœur dont Marie elle-même, au témoignage de Jésus, a formé la messagère, nous sauvera du Jansénisme et infusera à la vie catholique un sang plus riche.

La Reine de France pourtant, estime n'avoir pas encore assez fait pour sa terre de prédilection. Il faut qu'elle y descende, qu'elle s'y montre, qu'elle y parle, afin que nul n'ignore que le royaume de France est toujours le royaume de Marie. Et la voici apparaissant à une Fille de la Charité, les mains pleines de rayons qui tombent

principalement sur notre pays. La voici à La Salette, pour nous prêcher la pénitence. La voici à Pontmain pour nous annoncer, en 1871, la fin de nos défaites. La voici surtout à Lourdes où, depuis trois quarts de siècle, elle fait revivre les scènes évangéliques, donne aux négations de l'incrédulité orgueilleuse d'éclatants démentis, et attire de tous les coins de l'univers d'immenses caravanes aux pieds de Jésus-Hostie. Ah ! Mes Frères, n'y aurait-il que Lourdes dans toute notre histoire, — et je viens de vous montrer tout ce que la Vierge y a mis, — ce serait assez pour que nous ayons le droit de répéter : « Non, Marie n'en a pas autant fait pour les autres nations. » Que de fois, aux jours angoissés de la dernière guerre, cette pensée nous a sauvés du découragement. Nous n'avions pas tort. C'est devant Notre-Dame de la Marne que l'effort de l'invasisseur fut brisé.

« Le royaume de France, parce qu'il est le royaume de Marie, ne périra jamais. »

Pardonnez-moi, Mes Frères, de vous avoir rappelé trop longuement, peut-être, une histoire dont vous avez plus d'une fois savouré la gloire. Mais ne vivons-nous pas une heure où notre patriotisme a besoin, comme celui de Louis XIII, de regarder vers le passé pour y chercher plus haut que la terre l'espérance qui si souvent nous a souri ? Parmi les dangers trop évidents qui continuent à planer sur la sécurité de nos frontières et la paix intérieure, rien ne peut nous reconforter autant que de penser que Marie est à un titre spécial Reine de France, puisque d'ailleurs Pie XI, ratifiant en 1922 le vœu de Louis XIII, nous l'a donnée comme patronne officielle, et que cette année encore il écrivait au cardinal Archevêque de Paris : « qu'elle répand sur notre Patrie des trésors de miséricorde et de paix dont l'abondance ne tarit jamais, parce que jamais l'amour qui l'inspire ne saurait se refroidir ». En présence de ces affirmations qui rejoignent celle, bien connue, de Benoît XIV : « *Regnum Galliae regnum Mariae numquam peribit*. Le royaume de France, parce qu'il est le royaume de Marie, ne périra jamais », se trouverait-il un pessimiste qui ne se reprît à espérer ?

On commettrait cependant une faute bien lourde en même temps qu'on ferait preuve d'une singulière indécatesse, si de ces leçons de l'histoire et de ces déclarations des Papes on prétendait conclure qu'il n'y a plus qu'à attendre, les bras croisés, de la Reine de France le miracle sauveur. Comme son divin Fils, elle a trop le respect de notre liberté et le souci de notre bien pour vouloir se passer, en vue de l'œuvre du salut national, de notre loyale et vaillante collaboration. D'ailleurs que vaudrait la reconnaissance de sa royauté, sans un engagement sérieux de notre part à nous conduire comme ses fidèles sujets ? Or, nous savons quelle est la volonté de notre Reine en même temps que sa raison d'être.

Depuis que les Bergers et les Mages ont reconnu et adoré Jésus entre ses bras, elle ne fait point autre chose que le montrer et le tendre aux hommes, afin qu'en l'adorant et le servant, non seulement ils s'acquittent du devoir le plus évident et le plus sacré, mais réalisent aussi la première condition du bien de leur patrie. Aussi, est-ce dans la mesure où, selon le vœu de Mgr d'Arras, « la reconnaissance de la royauté de Marie nous conduira à l'affermissement sur nous de la royauté de Jésus », que l'Année Mariale et ce Congrès travailleront au redressement et à la défense du pays.

De quoi, en effet, la France a-t-elle besoin pour être mise à l'abri des convoitises qui la guettent ou seulement pour se défendre contre sa propre décadence ? Avant tout de foyers, de berceaux, de conscience et de paix sociale. Là où, au lieu de familles stables, on ne rencontre que des unions éphémères comme le caprice qui les a fait naître, l'armature nationale ne tient plus, car ce n'est pas d'individus mais de familles que la patrie se compose. Là où découragée par l'égoïsme, la race hésite devant la vie, là où les berceaux sont vides, une loi historique contre laquelle ne peuvent rien ni les soldats, ni les diplomates, ni les entreprises de sécurité collective, appelle fatalement l'invasion. Là où la conscience ne commande plus et cède la place à la cupidité, à l'ambition ou au plaisir, ce n'est pas seulement la dignité du pays qui est atteinte, c'est aussi sa richesse. Enfin si, quand elles devraient s'aimer, les classes se déchirent en luttes fratricides, l'ennemi n'a qu'à paraître pour pousser au tombeau ce fantôme de nation.

Or, Mes Frères, des foyers, des berceaux, des consciences, la paix sociale, cela ne se crée pas uniquement par des textes de lois, des subventions, des tribunaux et des agents de police. Il y faut avant tout le sentiment du devoir poussé, au besoin, jusqu'au sacrifice. Mais pensez-vous, que s'il ne s'appelle que la pâle abstraction de l'impératif catégorique, ou la voix timide de la conscience individuelle, ou la recette douteuse de la science des mœurs, le devoir aura cette puissance ? Ne croyez-vous pas au contraire que s'il n'est que cela, aux heures obscures et banales où il s'affronte sans témoin avec la passion, il sera vaincu ? Si l'on veut que le devoir triomphe et avec lui la justice et la bonté, il faut lui rendre son vrai visage et l'appeler de son vrai nom, de ce nom en dehors duquel il n'est point de salut, pas plus pour les collectivités que pour les individus. Il doit se montrer armé de la puissance même de Jésus-Christ et paré de sa beauté.

Et de même, tant que victimes des négations matérialistes, les classes en conflit n'apercevront au-dessus de leur tête qu'un ciel fermé, et meurtriront leurs aspirations aux frontières étroites de la terre, la loi brutale de la jungle continuera à régler leurs rapports. Ce n'est que le jour où elles lèveront les yeux vers le Père commun qui est aux Cieux et où elles se jetteront ensemble dans les bras de son Fils Jésus mort pour tous les hommes, qu'elles retrouveront le respect de la personne humaine et le sens de la fraternité. Les forces spirituelles auxquelles on fait appel de tant de côtés pour que l'union et la force soient rendues à notre

pays, les voilà, et ce sera le résultat d'un culte marial plus éclairé et plus fervent d'en donner la révélation et le désir.

C'est en effet par la foi que l'on va d'abord à Notre-Seigneur. Mais n'avez-vous pas remarqué que la plupart des convertis célèbres du siècle dernier, ceux qu'on a appelés les témoins du renouveau catholique, se sont agenouillés devant la Vierge avant d'apporter leurs adorations à Jésus-Christ ? La raison en est, comme l'écrivait Péguy, que dans son voisinage, « l'âme est vraiment tout ce qu'elle était ». Entendez qu'après de cette blancheur immaculée, comme sur la neige inviolée des sommets, les voix d'en bas ne montent pas, et que soustraits à leurs fausses séductions, nous reprenons conscience de notre destinée d'enfants de Dieu, et qu'aux vérités du Credo nous faisons un accueil d'autant plus facile que Marie en est un article central et d'un charme si prenant.

Pour aller à Jésus et lui conduire nos frères, il nous faut encore du courage. Mais peut-on regarder la Mère qui a accepté pour nous d'avoir le cœur si cruellement déchiré et a soutenu debout sa terrible agonie, sans se sentir entraîné aux efforts les plus pénibles et même, si Dieu les attend, aux immolations les plus généreuses ?

Enfin le règne de Jésus-Christ exige, pour s'établir parmi nous, qu'à la haine qui jette tant de nos concitoyens les uns contre les autres, succède la charité. Du culte marial nous devons attendre encore cette transformation. Souvenez-vous des premiers siècles de notre histoire. Si l'âme barbare qui, elle aussi, ne croyait qu'à la force et réglait ses conflits, le javelot ou la francisque à la main, est devenue sensible à l'honneur et à la pitié ; si l'épée du chevalier s'est mise au service de la faiblesse et du malheur ; si la guerre elle-même a connu des limites, j'allais dire des pudeurs, aujourd'hui oubliées, c'est que les hommes de cette époque s'étaient rapprochés autour de Marie leur Mère commune et que quelque chose était passé en eux de la bonté de celle que d'un même cœur, ils saluaient du nom de Notre-Dame : *Salve Regina*.

Salve Regina. Écoutez, ô Marie. Cette acclamation de la France des Croisades, des Cathédrales, de Saint-Louis, de Louis XIII, cette acclamation qui a si souvent retenti entre ces murs dépoués que sur l'aile des flots vous êtes venue, Étoile de la Mer, à cette cité, la France du XX^e siècle vous la redit. A la vérité, elle ne s'est jamais tue sur ses lèvres. Mais avec quel élan, cette année et surtout cette semaine, nous la poussons vers vous. Ah ! certes, nous ne saurions assez vous dire à quel point nous sommes fiers de ce que, vous, la Reine du ciel et de la terre, vous avez voulu être la Reine de la France. Mais quelle douceur surtout de penser que vous êtes aussi sa Mère, une Mère pleine d'indulgence et de bonté et que, de même que vous vous êtes penchée sur son berceau, que vous avez guidé ses premiers pas, que vous l'avez prise dans vos bras aux heures du péril, vous lui tendez encore vos mains secourables : *Mater Misericordiae*. Où donc plus sûrement qu'à vos pieds et sur votre cœur irait-elle chercher

la force de vivre, la douceur de se sentir aimée et la confiance dans l'avenir : *Vita, dulcedo et spes nostra, salve*. Nous n'ignorons pas que si à cette heure, elle est dans la peine et dans les larmes, c'est principalement pour avoir oublié la vocation magnifique dont vous l'avez marquée dès son baptême et pour être sortie « des voies de la grâce qui conduisent à celles de la gloire » et où Louis XIII avait voulu, par son vœu, la fixer. Mais vous, l'Eve nouvelle, dont c'est la raison d'être de vaincre le péché et d'en guérir les blessures, n'est-ce pas que vous ne serez point insensible aux appels, aux gémissements et aux pleurs de la patrie repentante : *Ad te clamamus exsules filii Evae. Ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrimarum valle*.

Allons ! Si souvent vous êtes intervenue en sa faveur ; si souvent votre éloquence irrésistible a gagné sa cause. Laissez-nous lire dans votre regard plein de maternelle tendresse que de nouveau vous allez plaider pour elle au tribunal du Souverain Maître des nations : *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte*. Le remède à nos maux, nous savons bien où il est. Vous le tenez dans vos bras. Et c'est parce qu'elle en est convaincue que, dans tous les milieux et particulièrement parmi les jeunes, une élite de plus en plus nombreuse et ardente s'efforce, pour rendre à la France sa place dans le monde, de rendre à Jésus-Christ sa place dans la France. Déjà, ô Notre-Dame, vous avez permis que des succès consolants aient couronné cet apostolat. Tandis que des adversaires d'hier et non des moindres rendent de publics hommages à la valeur sociale de l'Évangile et à l'action bienfaisante de l'Église, tandis que le Souverain Pontife reçoit chez nous, dans la personne de ses représentants, des honneurs dont notre traditionnelle courtoisie ne suffit pas à expliquer l'ampleur et la délicatesse, tous les milieux de travail, même ceux qui jusqu'ici leur paraissaient irréductiblement fermés, se laissent pénétrer par la connaissance et l'amour du Sauveur. Cependant, que de nuages encore à dissiper, de barrières à abattre, de haines à étouffer, de larmes à sécher, d'abus à réparer. Pour que le Christ règne dans nos idées, nos mœurs et nos institutions, et avec lui la justice et l'amour qu'il a apportés à l'humanité, nous avons besoin de le voir davantage. Montrez-le donc, ô Divine Mère aux Fils de la France, montrez-le-nous à travers les voiles de la foi, afin qu'il soutienne notre effort, en attendant que vous nous le montriez dans la pleine lumière de la gloire où il sera notre récompense : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*. Par ce Congrès la France vous le demande, ô vous si clémente, si bonne, si douce Vierge Marie : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!*



Ouvrages recommandés

• Marquis de la Franquerie, *La Vierge Marie dans l'histoire de France*, 1939, réédition Résiac, 1994. Disponible à SA D. P. F.

• *Documentation sur la Révolution dans l'Église*

n° 8 (*La Révolution anti-Mariale*), Les Amis de saint François de Sales, 1999. Disponible aux Amis de saint François de Sales et à SA D. P. F.

Adresses

- SA D. P. F., BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil, France. Tél. : 05 49 51 83 04 ; fax : 05 49 51 63 50 ; <http://www.sadpf.com>.

- Amis de saint François de Sales, C.P. 2016, CH-1950, Sion 2, Suisse. Tél. : 41-027/323.25.71 ; fax : 323.25.44.

Prière pour la France

O Dieu, qui, après avoir élevé la bienheureuse Vierge Marie, votre Mère, au-dessus des chœurs des Anges, l'avez donnée pour patronne à vos fidèles : daignez jeter votre regard miséricordieux sur la France que la piété d'un de ses rois a mise, par un vœu perpétuel, sous la protection de cette puissante Vierge : Vous qui vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(Collecte de la messe de la fête du vœu de Louis XIII, dimanche dans l'octave de l'Assomption.)

Prière à saint Michel Archange

Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la méchanceté et les embûches du démon. « Que Dieu lui commande », nous le demandons en suppliant ; et vous, Prince de la milice céleste, repoussez en enfer, par la puissance divine, Satan et les autres esprits mauvais qui rôdent dans le monde pour perdre nos âmes. Ainsi soit-il.

(Indulgence de trois ans ; plénière, une fois par mois, pour la récitation quotidienne, aux conditions ordinaires (confession, communion, visite d'une église avec prière aux intentions du Souverain Pontife). Pén., 12 novembre 1932.)

Au terrible torrent de boue constitué par les livres sortis de l'officine ténébreuse des impies, sans autre but, sous leur forme éloquente et leur sel perfide, que de corrompre la foi et les mœurs et d'enseigner le péché, le meilleur remède, on en peut être assuré, est de leur opposer des écrits salutaires et de les répandre.

S. S. Léon XII, *Lettre Dire librorum*, 26 juin 1827.

LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES reproduisent des textes de doctrine et d'histoire contrerévolutionnaires. Face au déferlement de littérature révolutionnaire à vil prix qui outrage la majesté divine, détruit la morale chrétienne, incite aux pires péchés, et perd les âmes par millions, c'est le devoir des catholiques de redoubler d'effort pour diffuser la saine littérature catholique.

Toute reproduction est autorisée.

Correspondance : I. Kraljic, C.P. 311, succ. Côte-des-Neiges, Montréal (Qc), H3S 2S6, Canada. Email : i.k@sympatico.ca. URL : <http://www3.sympatico.ca/i.k/pdr.html>